

Sans feu ni lieu

Sabica Senez

Number 104, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6634ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Senez, S. (2005). Sans feu ni lieu. *Moebius*, (104), 47–52.

SABICA SENEZ

Sans feu ni lieu

La crainte me prêta des ailes pour fuir.

Alain René Lesage

1.

Il y a trois jours, j'ai regardé mon appartement brûler. Il y a trois jours, l'immeuble tout entier s'est embrasé.

Mon voisin du dessous a piqué une crise de nerfs debout à côté de moi, sur le trottoir, au moment où le fourgon de la Croix-Rouge se garait au coin de la rue. Sa figure congestionnée par les cris et les larmes témoignait de la tragédie qui se déroulait à l'instant. Les lamentations d'un gamin chétif de quarante ans qui regarde le gros de la classe lui piquer son sac d'école. Un calvaire pour mes tympanes. Je ne l'ai plus revu. Peut-être était-ce lui que les ambulanciers ont emmené ?

Ma voisine de palier, qui parle toute seule et qui, l'été, fait bronzer son corps de septuagénaire, contemplait elle aussi la scène. En silence. Il fallait peut-être cela pour qu'elle se taise enfin : les souvenirs d'une vie qui flambent par une nuit de mai.

Il y a un peu moins de soixante-douze heures, je fixais, comme les autres, les flammes qui s'emparaient de tous mes biens. Et pendant que les pompiers livraient un combat inégal et que les vitres éclataient sous l'effet de la chaleur, je dressais mentalement la liste de ce qui brûlait :

Le fauteuil qu'une vieille tante m'avait offert avant d'aller agoniser dans une chambre minuscule. La lampe du salon. Les deux bibliothèques assorties, par hasard, au

fauteuil de ma tante Pauline, bourrées de centaines de livres pour la plupart jamais lus, trop remplies pour que j'en vienne à bout. Le poêle et le frigo presque neufs. La télévision, le téléphone, quelques plantes. Les disques rangés dans le meuble de bois fabriqué par mon père dans son sous-sol. La table de la cuisine avec sa brûlure de cigarette sur le dessus (vestige d'un repas trop arrosé). Les trois chaises (la quatrième n'avait pas survécu au déménagement). La laveuse et la sècheuse fournies. Le lit. Trop grand pour moi depuis un an. Quoi encore ? Les vêtements, les cartes d'anniversaire des trente et quelques dernières années entassées dans deux boîtes de carton. Les albums de photos. Moi à un an, moi à deux ans, moi à neuf ans sur ma bicyclette rouge. Moi à six ans au retour de ma première journée d'école (une manie de ma mère à chaque rentrée scolaire). Moi avec Gris-Gris, le chat du voisin. Moi avec ma cousine Rachel, la première à qui j'ai montré mon zizi derrière la maison. Moi endormi à l'arrière de la voiture, en 1975, en vacances à Cape Cod avec mes parents. L'album entier de moi avec *Celle* sans qui le lit est beaucoup trop grand. Et une photo de mon frère. Et tout le reste... Tout le reste que j'oubliais.

Les gens de la Croix-Rouge m'ont offert de me trouver une chambre pour la nuit. J'ai répondu que ce n'était pas la peine, que j'irais dormir chez mon frère, sans leur dire qu'il était mort depuis vingt ans : noyé dans un lac alors qu'il pêchait avec des amis. Je savais depuis ce jour atroce qu'il ne fallait pas porter de bottes à bouts d'acier dans une chaloupe, ni tenter de sauver notre meilleur ami sans avoir au préalable enlevé nos bottes à bouts d'acier, ni même essayer d'oublier qu'on a soi-même survécu.

De toute façon, je n'avais pas sommeil. Au moment où je quittais ces lieux sinistres, les premières lueurs de l'aube se faufilaient entre nous : entre ma vie d'avant et moi.

2.

J'ai marché longtemps, en chandail de laine et vieux jeans. Dans une poche, mon portefeuille avec, à l'intérieur, les quelques preuves de mon identité.

Je ne réagissais pas du tout comme mes voisins. Je ne criais pas. Je ne pleurais pas. Je marchais à un rythme lent. Je me baladais. Le temps était doux. Je sentais encore, plaquées sur mon visage, les traces de la chaleur intense, comme après une nuit de guimauves autour d'un feu de camp. Mes vêtements et tout mon corps puaient. Mes mains étaient rêches, le bout de mes espadrilles avait fondu. Mais peu importe, le temps était doux et je me baladais.

Qu'y avait-il de différent, à ce moment-là, entre l'homme d'avant l'incendie et l'homme d'après ? Avais-je changé parce que tous les signes de mon existence s'étaient envolés en fumée ? Étais-je encore, sans les cloisons et les verrous, le voisin de cette vieille femme un peu folle et de ce braillard du rez-de-chaussée ?

Quand j'ai sorti ma montre de ma poche, il était six heures trente du matin. Presque personne dans les rues. À peine deux ou trois chiens constipés sur des pelouses encore jaunes. Deux ou trois maîtres aux paupières lourdes, un sac de plastique à la main.

J'avais entendu dire, de la bouche même de sinistrés, que tout perdre dans un incendie, c'était comme être violé. Moi, vraiment, non. Ça ne me faisait pas cet effet. Je ne me sentais pas, comment dire ? souillé, blessé, vulnérable. En moi, simplement, une petite, toute petite mélancolie. Quelque chose comme du dépaysement. Oui, c'était ça : j'étais devenu un touriste dans ma ville. Il y avait ce décor habituel, toutes les rues mille fois empruntées, les odeurs identifiables, mais il n'y avait plus, désormais, cet espace chargé de souvenirs et d'objets utilitaires qui me distinguait d'un Japonais en vacances.

Un peu plus tard, l'odeur de diesel s'est accentuée. Les camions de livraison ont commencé leur ronde. Le matin n'était déjà plus aussi tranquille. Le vacarme des poids lourds, le bip-bip des camions qui reculent, les klaxons inutiles... Tout avait un goût fade et, l'heure de pointe

venue, je suis retombé au cœur de ma vie habituelle, sans domicile mais avec cette urgente envie de fuir.

Il fallait que je téléphone au bureau avant huit heures quarante-cinq, heure à laquelle Solange désactive le système d'alarme et pose son café sur son bureau. Le message que je laisserais dans la boîte vocale devait être bref et clair. Sans équivoque.

« Bonjour, huit heures et quart, c'est moi, Robert. Je ne rentre pas au bureau ce matin. Mon appartement a passé au feu. Ne m'attendez pas. » « Bonjour, c'est Robert, huit heures et quart, je ne serai pas là aujourd'hui, mon appartement a passé au feu cette nuit. Je vais bien. Un gros incendie. Tout a brûlé, il ne reste plus rien. Rien que moi et les voisins. Pas de morts, pas de blessés, sauf le chat de monsieur Langlois qui a perdu un bout d'oreille. » « C'est Robert, il est huit heures et quart et je n'ai plus rien. Je veux dire... tout a brûlé cette nuit. Je marche depuis des heures. Mais ne vous inquiétez pas, je vais bien, à part cette odeur de feu qui traîne sur moi. Ne m'attendez pas, je n'irai pas travailler aujourd'hui. Dites au patron que... Non, laissez tomber. » « Allô, c'est Robert ! Huit heures et quart et je n'irai pas travailler aujourd'hui. Tout a brûlé, jusqu'à mes bouts d'espadrilles. Je vais bien. » « C'est Robert. Huit heures et quart. Je n'irai pas travailler aujourd'hui. Ni les autres jours d'ailleurs. Tout a brûlé. Mais je suis vivant. » « C'est Robert. Huit heures et quart. Tout a brûlé. Je suis vivant. »

La serveuse du restaurant m'a laissé faire un autre appel. « Maman, c'est moi. Je voulais juste te dire que je pars en voyage pour quelque temps... Pas encore décidé où. Non, non, tout va bien, ne t'inquiète pas. Des jours de vacances à rattraper... Besoin de changer d'air. Oui, oui, je t'appelle. »

Une mère se doute toujours que quelque chose ne va pas bien, même quand tout va bien. Je n'avais donc pas perdu trop de temps, ni déployé trop d'efforts pour la rassurer. Ma mère est comme toutes les mères : une grande inquiète devant l'Éternel.

3.

Neuf heures du matin. Mois de mai. Un chandail de laine, une paire de vieux jeans, un portefeuille et une montre. C'est tout ce qu'il me restait.

Jusqu'à quel point pouvait-on « être » avec si peu de choses à soi ? Jusqu'où un homme de trente-cinq ans avec des espadrilles aux bouts fondus pouvait-il aller ? Au coin de la rue ? À l'autre extrémité de la ville ? Dans un sous-sol d'église pour racheter à un prix dérisoire, morceau par morceau, l'illusion d'une vie convenable ? Jusqu'où moi, homme sans frère et sans même l'ombre d'une histoire d'amour, sans plus aucune boîte pour y contenir le résumé de mon existence, sans même d'ailleurs plus rien de tangible qui la résume, jusqu'où pouvais-je aller ?

La banque ouvrait à dix heures. Je pourrais y récupérer mon passeport dans un coffret de sûreté, puis retirer assez d'argent pour la route. Parce qu'entre l'homme d'avant l'incendie et celui d'après, il devait y avoir une route. Un sentier vierge.

Devant et derrière moi, des vieillards patientaient. Et comme eux, j'attendais qu'une caissière ouvre la porte de la banque. J'avais l'impression de faire la file pour une soirée de bingo. Toutes ces vieilles femmes seules, tous ces vieux hommes seuls, venus chercher leur ration quotidienne de contact avec le monde extérieur. Tout cet ordre, toutes ces bonnes manières. Toute cette solitude contenue en si peu de chair. Et moi, agacé. Moi qui me serais contenté qu'une machine me remette au plus vite l'objet qui me permettrait de partir. Eux, dans cette ligne bien droite, solidaires de l'ennui, qui n'espéraient même plus trouver dans un coffret de métal un passeport pour s'enfuir.

Il fallait que j'achète un sac et quelques vêtements. Des chaussures neuves aussi. Je ne tenais pas absolument à me départir de mes jeans et de mes espadrilles, mais je craignais trop que l'odeur de feu et l'absence de bagages n'éveillent les soupçons. Je devais me confondre avec la foule, où qu'elle soit.

Au terminus d'autocars, un gros moustachu m'a remis l'horaire du Montréal-Los Angeles. Quatre jours de route. Je pourrais ensuite me rendre au Mexique.

4.

Il y a trois jours, mon appartement a brûlé. Tout ce que je possédais, tout ce que j'avais accumulé et qui m'étouffait n'est plus qu'un tas de cendres. Tous les souvenirs trop lourds à porter se sont consumés. Je ne suis plus le voisin de cette femme un peu folle et de ce grand navet du rez-de-chaussée. Je suis dans l'autocar, entre Denver et Idaho Springs. Une femme mange un sandwich en regardant défiler le paysage. Un homme lit. Un enfant s'amuse à tirer la peau du visage de son père. Un autre dort.

Je suis sur une route vierge, et tout est possible. La vie défile devant moi, intacte et grandiose. Un décor tout neuf dans lequel je plonge et me purifie.

J'ai laissé mes espadrilles au fond de ce sac qui sent le neuf. J'ai conservé cette seule trace qui marque le début de ma vie d'après l'incendie.

Pour m'extraire de cette existence trop lourde à porter, il fallait que tout ce que je croyais posséder s'envole en fumée.

Il y a trois jours, j'ai mis le feu à mon appartement. Pour qu'enfin plus rien ne me retienne de partir.

« C'est Robert. Huit heures et quart. Tout a brûlé. Vivant. Enfin ! »